Historique de la 15e demi-brigade d'infanterie de ligne 1796-1803 - Extrait de l'historique - Auteur : lieut. De Tarragon - Editeur : Henri Charles-Lavauzelle 1895 - Sources : HathiTrust - Droits : domaine public - Saisie : 2025

HISTORIQUE DU 15e REGIMENT D'INFANTERIE

DEUXIÈME PARTIE (1796-1803)

15e DEMI-BRIGADE D'INFANTERIE DE LIGNE

Histoire de la 15e demi-brigade de ligne (ancienne 68e demi-brigade de bataille), devenue, en 1803, 15e régiment d'infanterie.

Le 18 nivôse an IV (8 janvier 1796), le Directoire prescrivait une nouvelle organisation des unités administratives de l'armée. L'arrêté définitif du 19 janvier constituait cent dix demi-brigades d'infanterie de ligne et trente demi-brigades d'infanterie légère.
Il fallut donc procéder encore à des transformations. C'est ce qui explique comment la 15e demi-brigade d'infanterie de ligne se trouva presque entièrement constituée par l'ancienne 68e demi-brigade de bataille[1], dont les trois bataillons figuraient, à cette époque, dans la 1re division de l'armée du Nord (en Hollande).
Le nouveau corps fut organisé sur place, à la date du 20 mars 1796 (30 ventôse an IV) et, quelques mois plus tard, (10 thermidor) il se trouva tout entier réuni au camp de Gorselle, à l'effectif de 2.563 hommes.
C'est là que le général **MACDONALD**, profitant des loisirs de la campagne, avait résolu de façonner ses troupes à la manœuvre, à l'ordre et à la discipline ; car, jusque-là, il n'avait supporté qu'avec peine le laisser-aller de toutes ces légions remuantes et tapageuses, nées des amalgames les plus divers et composées des éléments les plus disparates.
Mais, sous son habile et active impulsion, la 1re division eut bientôt acquis une juste renommée pour sa bonne tenue et son esprit militaire.
Lorsque le général **AUGEREAU**, arrivant d'Italie, vint prendre le commandement des provinces bataves, il fut obligé d'en convenir. Pourtant, comme il était souvent de très maussade humeur, il ne trouva, pour exprimer son étonnement, qu'une boutade assez méchante à l'adresse du général **MACDONALD** [2] :

« Ces troupes, dit il, ont été dressées à la prussienne. »
Cependant les belles qualités qui faisaient l'orgueil de l'armée du Nord ne furent pas inutiles. Car, si ces braves demi-brigades n'avaient pas l'occasion de prendre part à des actions éclatantes, comme celles qui fixaient alors l'attention de l'Europe sur l'Italie, elles n'en conservaient pas moins une double et difficile mission : celle de s'opposer à toutes les entreprises de l'Angleterre en Hollande et celle, plus délicate encore, d'assurer l'ordre et la tranquillité dans le Brabant[3].
Le 16 octobre 1798, le général **BRUNE** venait prendre le commandement en chef de l'armée française aux Pays-Bas.

---

1 La 68e demi-brigade de bataille avait été formée, en exécution du décret du 21 février 1793, par le 1er bataillon du 34e régiment d'infanterie (ci-devant Angoulême), le 2e bataillon des volontaires de Loir-et-Cher (formation du 19 août 1792), et le 3e bataillon des réserves (volontaires de différents départements; formation du 15 septembre 1792). Cette demi-brigade comprenait, au complet, 2.437 hommes et six pièces de canon du calibre 4. Le costume était celui des gardes nationales : habit bleu et pantalon rayé, sans autre marque distinctive que le numéro porté sur le collet.
2 Histoire du maréchal Macdonald.
3 En 1797 (an V), la 15e demi-brigade fut envoyée à Dusseldorf ; mais dès que les préliminaires de la paix furent signés à Léoben (1er avril), elle revint à Arnheim, Doësbourg et Zutphen, et fut affectée à la division Desjardins, puis à la division Collaud (prairial an V).

De graves nouvelles circulaient alors : il n'était question partout que du prochain débarquement des Anglais dans les îles de la Meuse ; et, d'autre part, il y avait lieu de se préoccuper de la sourde agitation qui naissait et se propageait rapidement dans toutes les provinces bataves.
Le mouvement insurrectionnel, habilement mené par les comités occultes de Bruxelles et d'Anvers, se révéla subitement un peu partout.

CAMPAGNE CONTRE LES RÉVOLTÉS DU BRABANT
Brumaire an VII (octobre et novembre 1798).

Durant la première quinzaine de brumaire (an VII), la révolte se manifesta dans le département des Deux-Nettes et dans ceux de la Dyle et de l'Escaut, et s'étendit bientôt jusqu'à celui de Sambre-et-Meuse [1].
Mais le général **BRUNE**, mis au courant de la situation par les généraux **DESJARDINS** et **COLLAUD**, avait heureusement pris ses précautions.
Dès le 25 vendémiaire an VII (16 octobre 1798), la 15e demi-brigade avait reçu l'ordre d'envoyer le 3e bataillon et quatre compagnies du 1er d 'Utrecht à Bréda[2].
Arrivées le 29 vendémiaire à Bréda, ces treize compagnies furent ensuite dirigées sur Berg-op-Zoom.
Enfin, le 2 brumaire an, VII (23 octobre 1798), le général **DESJARDINS** était informé que des séditieux armés venaient de se présenter devant Anvers. Il y dépêcha, dans la nuit du 2 au 3, huit compagnies de la 15e demi-brigade avec deux pièces de 4.
Confiant alors à l'adjudant général **DURUTTE** le soin de poursuivre les perturbateurs vers Axel, Lier et Malines, le général **DESJARDINS** laissait un détachement de la 15e demi-brigade à la garde du pont de Walew et se portait, avec le reste de ses troupes, dans la commune de Boom, où il atteignit et battit complètement les révoltés.
Cependant, du côté de la Dyle, le tocsin sonnait de toutes parts.
Il était bien évident que l'Angleterre, en fomentant l'insurrection, n'avait qu'un but : celui de favoriser un débarquement dans l'ile Walcheren ou au Texel.
C'est ce qui détermina le général **DESJARDINS** à prendre huit compagnies de la 15e demi-brigade à Schowen pour les porter à Flessingue.
A la fin du même mois, huit autres compagnies de la même demi-brigade étaient rappelées de Grave à Bois-le-Duc et Tilburg (30 brumaire).
Pendant ce temps, les autres compagnies de la 15e demi-brigade avaient été détachées sous les ordres du général **COLLAUD**, commandant les départements réunis, et opéraient dans la Campine[3].
Le 1er frimaire, le général **COLLAUD** apprend que d'importants rassemblements de révoltés se sont formés aux environs de Mool. Il charge aussitôt le général **RIVAUD** de les surprendre, les disperser ou les détruire.
A cet effet, le général **RIVAUD**, rompant avec les dispositions des journées précédentes, forme ses troupes en deux colonnes[4]:

1 Ces renseignements sont tirés de la Correspondance journalière de l'armée du Nord et de Batavie (1798-1799) (documents officiels du ministère de la guerre).
2 Chaque bataillon comprenait neuf compagnies, dont huit de fusiliers et une de grenadiers. La compagnie de grenadiers se composait de 62 grenadiers et 3 officiers. La compagnie de fusiliers avait un effectif de 86 hommes et 3 officiers. A chaque demi-brigade était attachée une compagnie de canonniers volontaires avec six pièces de 4 et tous les attirails nécessaires à leur service.
3 Correspondance des armées du Nord et de Batavie, 1798-99. Documents du dépôt de la guerre.
4 Rapport officiel du général de brigade Rivaud, daté du 6 frimaire an VII. (Dépôt de la guerre.)

La première, commandée par le chef d'escadrons **CHABERT**, se compose de deux escadrons du 16e chasseurs et d'un bataillon de la 72e demi-brigade. Elle doit se porter de West-Mool à Ghel ;
La seconde, comprenant quinze compagnies de la 15e demi-brigade, sept compagnies du 5e chasseurs à cheval et deux escouades d'artillerie à pied, est sous les ordres du chef d'escadrons **HÉBERT** et doit se diriger de Wesslaer sur Meerhout, Mool et Baten[5].

Combat de Mool (2 frimaire an VII. 22 novembre 1798).

Le 2 frimaire, la colonne **HÉBERT** rencontre, à une demi- lieue en deçà de Mool, 7 à 800 séditieux rangés en bataille à l'entrée d'une lande. Ils ont à dos un marais et un bois et c'est là qu'ils tentent de nous arrêter. Mais le feu de la 15e demi-brigade a bientôt raison de leur résistance et, pendant que nos fantassins les pourchassent à travers bois, notre cavalerie les poursuit par les routes, les tourne et les accule, après trois heures de lutte, dans la lande marécageuse.
Les insurgés ne songent plus à disputer la victoire ; ils n'ont qu'un seul souci, celui de vendre chèrement leur vie.
Un misérable hameau se trouve non loin de là. Ils s'y replient en toute hâte, se postent dans le cimetière et les jardins et s'y défendent en désespérés.
C'est en vain, car les compagnies de la 15e demi-brigade arrivent sur leurs talons, les débusquent et s'emparent du petit village.
Les révoltés cherchent alors leur salut dans la fuite ; mais les charges du 5e chasseurs à cheval achèvent leur déroute. Ceux qui ne peuvent s'échapper à travers les marais tombent sous les balles de nos soldats[1].
Dure et terrible répression, qui devait porter un coup mortel à la sédition. En effet, les vaincus laissaient sur le terrain 200 hommes hors de combat et abandonnaient entre nos mains tout leur convoi, composé d'une voiture de poudre et de quatre chariots de vivres.
Dans la même journée, le chef de bataillon **VILLARD**, de la 15e demi-brigade, qui commandait une colonne de flanqueurs à notre gauche, eut la bonne fortune de capturer, dans les bois de Portels, neuf brigands redoutables, parmi lesquels on reconnut les fameux chefs **NEULEMANS** et **COXBEY** qui fomentaient partout le désordre et la révolte[2].
Le lendemain, 3 frimaire, le commandant **HÉBERT** se rabattit sur Dessel et Arendouck, en fouillant les forêts.
Puis, après trois jours de repos, il fit une nouvelle démonstration sur Mool (6 frimaire). On put se convaincre que les insurgés avaient complètement disparu de la région. L'insurrection était définitivement domptée[3].
Aussi, dans la première décade de frimaire, les quinze compagnies de la 15e demi-brigade, détachées jusque-là sous les ordres du général **COLLAUD**, furent autorisées à rejoindre leur division normale.

---

5 Tous ces détails proviennent de la Correspondance journalière des armées du nord et de Batavie. (Documents officiels du dépôt de la guerre.)
1 V. Rapport officiel du général de brigade Rivaud daté du 6 frimaire au VII. (Dépôt de la guerre.)
2) Renseignement tiré du rapport officiel du général de brigade Rivaud, daté du 6 frimaire an VII. (Documents du dépôt de la guerre.)
3 Pendant toute cette période de trouble intérieur, la 15e demi-brigade eut à regretter la perte d'un certain nombre de braves soldats surpris isolément et assassinés par les insurgés, dont la plupart étaient des brigands. Le 4 brumaire an VII nous perdîmes un homme dans ces conditions ; le 21 brumaire, un caporal fut blessé, un grenadier du 1er bataillon tué. Le 22 brumaire, un soldat fut blessé. Le 6 frimaire, la 15e demi-brigade eut un homme tué et un mortellement blessé.

Pendant l'année 1799, les trois bataillons continuèrent à garder les îles de l'embouchure de la Meuse. Leurs principaux postes furent Ferwer, Flessingue, Middelbourg, Wissenkerke, Goës, Berg-op-Zoom.
Le 17 septembre 1799, la 15e demi-brigade, forte de 2.753 hommes, concourait à la formation provisoire de la nouvelle armée du Nord. Mais, à la date du 23 septembre, toutes ces troupes, cantonnées dans la République batave, prirent le nom d'armée de Batavie.
Bien que la 15e demi-brigade ne paraisse pas avoir pris part aux batailles de Zyp, de Bergen et de Castricum, nous avons lieu de croire que ses détachements ont eu plusieurs engagements isolés avec les Anglais ; car, le 23 octobre 1799, on procéda à l'échange de quelques officiers prisonniers. Le lieutenant **DELIGNAC** et le sous-lieutenant **TEXTUS**[1] (ou FETU) sont remis en liberté moyennant la délivrance de MM. **J. STAFFORT,** lieutenant au 31e régiment anglais, et **A. BROWN,** enseigne au 4e régiment.
Cependant, après avoir fourni tant de preuves de sa discipline et de son dévouement durant cette longue période d'escarmouches contre les insurgés ou les Anglais, la 15e demi-brigade avait hâte de donner la mesure de sa valeur dans la grande guerre.
L'occasion ne s'en fit guère attendre.

CAMPAGNE DE 1800 SUR LE RHIN ET LE DANUBE

Les foudroyantes victoires de **BONAPARTE** en Italie avaient épouvanté la cour impériale de Vienne, qui s'était vue réduite à signer le traité de Campo-Formio (17 octobre 1797).
Mais cette paix n'était qu'apparente et c'est les armes à la main qu'il fallut en imposer les clauses à l'Europe toujours surexcitée par les sourdes menées de l'Angleterre.
Profitant de l'éloignement de Bonaparte et de notre meilleure armée, qu'on croyait alors perdus dans les sables de l'Egypte, le cabinet britannique avait su réveiller les rancunes des vaincus et coaliser contre nous l'Autriche, là Russie, une partie de l'Allemagne, Naples, le Portugal et la Turquie.
Nos armées durent pénétrer encore une fois dans les vallées du Rhin, du Danube et du Pô, si souvent illustrées par leurs glorieux exploits.

Le 9 novembre 1799, la 15e demi-brigade, qui comptait toujours à l'armée de Batavie, reçut l'ordre de se diriger sur Cologne et de gagner ensuite l'Alsace, pour être employée à l'armée du Rhin, dont le rôle allait être si considérable.
En conséquence, elle quitta Berg-op-Zoom le 20 novembre 1799 (10 frimaire an VIII) et arriva, le 22 décembre 1799 (2 nivôse an VIII), à Strasbourg, où elle demeura sous les ordres du général **THAREAU**.
Le premier consul avait confié au général **MOREAU** la direction suprême de nos opérations militaires en Allemagne. Il lui avait donné pour mission de rejeter sur Ulm et Donauwerth toutes les forces du général **KRAY**. La tâche n'était pas sans difficulté, car les troupes impériales, fortes de 150.000 hommes, occupaient toute la rive droite du Rhin depuis le lac de Constance jusqu'à Mayence.
MOREAU partagea son armée en cinq grands corps : le premier, sous les ordres de **LECOURBE**, formait l'aile droite ; le 2e, sous le commandement immédiat de **MOREAU**, formait la réserve ; le 3e, commandé par **GOUVION SAINT-CYR,** constituait le centre et comprenait les divisions **NEY**,

1 Renseignements empruntés à la Correspondance de l'armée de Batavie (Dépôt de la guerre) : On lit dans les rapports de l'armée de Batavie : « sous-lieutenant FÉTU et lieutenant DELIGNE ». Mais les contrôles de la 15e demi-brigade portent : « lieutenant DELIGNAC et sous-lieutenant TEYTUS » ; aucun des autres noms du corps ne ressemble à ceux-là.

BARAGUEY-d'HILLIERS, THAREAU et **SAHUC** (cavalerie). Un 4e corps, celui de **SAINTE-SUZANNE**, était établi à l'aile droite, tandis que le 5e corps restait à la disposition du commandant en chef.
La 15e demi-brigade de ligne figurait dans le corps du centre et comptait à la 2e division (Baraguay-d'Hilliers)[1].
MOREAU, pressé par le premier consul, ouvrit les hostilités le 25 avril, en franchissant le Rhin entre Strasbourg et Bâle.
Le centre, sous les ordres de **SAINT-CYR,** déboucha de Vieux-Brisach et s'avança vers Fribourg, menaçant la vallée de la Kintzig pour persuader à l'ennemi que ce serait là le véritable débouché de l'armée du Rhin.
« Kray, trompé par le mouvement offensif de Sainte-Suzanne vers Offenbourg (25 au 27 avril), a successivement dégarni son centre et sa droite ; mais, revenant bientôt de son erreur, il ordonnait une retraite générale sur Stockach et Lipptingen »[2].
Cependant **MOREAU**, voulant surprendre l'armée ennemie pendant l'exécution de cette marche de flanc, dirige **SAINT-CYR** sur Tengen et Engen en même temps qu'il donne l'ordre au général **LECOURBE** de se porter sur Steifflingen et Stockach.
On se heurta au même instant à Stockach et à Engen ; des deux côtés l'action se soutint avec vigueur[3].

Batailles d'Engen et de Stockach (13 floréal an VIII. 3 mai 1800).

Tandis que le général **LECOURBE** abordait le prince **de LORRAINE-VAUDÉMONT** et le rejetait en désordre sur le Danube, le général **MOREAU** attaquait, vers Engen, la majeure partie des forces de l'armée autrichienne, commandée par le maréchal **KRAY** en personne.
La division **BARAGUAY-d'HILLIERS,** à laquelle appartenait la 15e demi-brigade, après avoir traversé la Vutach à Zimetzhofen, s'était trouvée en présence des troupes légères du prince **FERDINAND**. Immédiatement formée en bataille, elle eut bientôt enlevé la Chapelle-Sainte-Ostilia, le Zollhaus et les hauteurs de Riedoschingen. Mais, l'ennemi s'étant déployé sur la forte position de Leipfertingen, il fallut s'en emparer.
La brigade **ROUSSEL**, qui devait longer la lisière des bois de Stetten pour se porter au secours de **RICHEPANSE**, fut aussitôt assaillie par les troupes du prince **FERDINAND** ; ce fut en vain, car tous leurs efforts vinrent se briser contre l'inébranlable résistance de cette belle brigade (15e et 230e), et l'arrivée du général **NEY** permit alors au général **ROUSSEL** de continuer sa marche. Il était temps : la division **RICHEPANSE** était à bout de forces.
Vers 4 heures du soir, le 15e et le 23e de ligne, débouchant par la gauche des bois, abordaient avec une rare impétuosité l'extrême droite ennemie, commandée par le comte **de NAUENDORF**.
Enfin, après six heures d'un combat acharné, le prince **FERDINAND**, informé des événements de Stockach, se vit contraint à se replier sur Tutlingen. La division **BARAGUEY-d'HILLIERS** restait maîtresse de la position.
Les soldats de la 15e demi-brigade campèrent vers Stetten ; ils pouvaient revendiquer une juste part de ce glorieux succès[4]. Nous nous ferions un scrupule de ne pas signaler ici la mâle et fière conduite du fusilier **RÉNAUD** et du sergent major **DERNONCOURT**. Se trouvant en tirailleur sur le

1 Le 4 floréal an VIII (29 avril 1800), les capitaines LEMAIRE et PRADIER, de la 15e demi-brigade, sont nommés chefs de bataillon.
2 Pajol, général en chef, t. II, p. 113.
3 Jomini, Histoire critique et militaire des guerres de la Révolution, t. XIII, liv. XVI, chap. CI, p. 137.

plateau d'Engen, **RÉNAUD**[1] est assailli par trois uhlans ; mais, abattant d'un coup de feu, à vingt pas, le plus menaçant, il se débarrasse du second par un vigoureux coup de baïonnette et s'élance sur le dernier, qui prend la fuite devant lui.
Le premier consul reconnut la virile attitude du soldat **RÉNAUD** en lui décernant, le 28 brumaire an IX, un fusil d'honneur.
Dans la même journée, le sergent-major **DERNONCOURT** se distinguait de la façon la plus brillante en capturant, pendant le combat, 9 Autrichiens, dont 2 officiers. Ce haut fait fut récompensé par un brevet d'honneur, qui lui fut accordé un peu plus tard (10 prairial an XI)[2] .
Notre victoire coûtait aux Impériaux 3.000 morts, 7.000 prisonniers, 3 drapeaux et 9 pièces de canon.
Sur ces entrefaites, **MOREAU** ayant appris que **KIENMAYER** s'avançait à marches forcées au secours de **KRAY**, résolut d'empêcher à tout prix la jonction de ces deux armées.
Bataille de Moeskirch.

C'est ce qui amena la bataille de Moeskirch (6 mai 1800) (16 floréal an VIII), à laquelle le corps de **SAINT-CYR** ne put prendre aucune part.
La victoire fut encore une fois fidèle à nos drapeaux.
Cependant, le maréchal **KRAY**, qui avait précipitamment gagné la rive gauche du Danube, comprit bientôt le danger que couraient ses magasins établis à Biberach. Aussi se hâta-t-il de repasser le fleuve à Riedlingen, pour nous offrir la bataille sur les hauteurs voisines de Biberach.
L'événement ne se fit pas attendre. La rencontre eut lieu le 9 mai 1800.

Bataille de Biberach (9 mai 1800, 19 floréal an VIII).

MOREAU, qui croyait toujours les Autrichiens sur le Danube, s'était porté auprès de Sainte-Suzanne pour mieux observer l'ennemi ; il n'en avait pas moins donné l'ordre à son armée d'aller occuper la ligne de l'Iller. Nous verrons que l'habileté de **SAINT-CYR** devait suppléer à la présence du général en chef[3].
Dans la matinée du 9, la division **THAREAU** se heurtait contre la forte position d'Oberndorf, défendue par dix bataillons et quinze pièces d'artillerie. Il lui fallut le concours de la division **BARAGUAY-d'HILLIERS** pour en débusquer l'ennemi.
Après ce premier succès, nos braves soldats traversèrent audacieusement le ravin de la Riss et se jetèrent avec une impétuosité sans égale sur les Autrichiens décontenancés, qui s'enfuirent devant eux en abandonnant leurs armes. Malgré tout, la lutte n'était pas terminée : le corps de **GOUVION SAINT-CYR** devait encore avoir l'honneur d'écraser la dernière résistance des Impériaux sur le plateau de Mettenberg.
« Ce beau fait d'armes est tout à la louange des divisions Thareau et Baraguey-d'Hilliers.
« Tous les officiers, tous les corps de troupe méritèrent des éloges.

---

4 Le capitaine AUGEARD fut blessé dans cette bataille. Nous avons relevé sur les contrôles du dépôt de la guerre 24 tués dont 2 sergents, et 73 blessés dont 1 sergent (13 floréal an VIII).

1 RENAUD (Jean), fils de Marin et d'Anne Rénaud, né en 1775 dans la Creuse ; soldat à la 27e demi-brigade, prisonnier de guerre en Angleterre, incorporé le 2 brumaire an VI dans la 15e demi-brigade, 1er bataillon, 8e compagnie. Retraité en 1806. (Fastes de la Légion d'Honneur.)

2 DERNONCOURT (Louis), sergent-major à la 15e demi-brigade ; promu adjudant sous-officier en 1806. (Fastes de la Légion d'Honneur.)

3 Jomini, Histoire des guerres de la Révolution, chap. CI, liv. XVI, p. 164.

« La 15e demi-brigade s'est souvenue de la gloire dont elle s'était couverte à Engen[1]. »

Si tous nos vaillants soldats se conduisirent de la façon la plus brillante, nous devons honorer d'un souvenir tout spécial l'héroïque trépas du volontaire **Etienne DOMINIQUE**[2], de la 4e compagnie du 3e bataillon. Au plus fort de l'action, pendant la lente retraite des Autrichiens, cet intrépide jeune homme, emporté par son ardeur, s'élançait tête baissée sur une batterie ennemie et s'emparait d'une pièce de canon ; mais, aussitôt entouré par un parti de cavaliers, refusait de se rendre, et ne cessait de combattre qu'en perdant la vie [3].
La 15e demi-brigade comptait au nombre de ses blessés les capitaines **VILLEMANT**, adjudant-major du 3e bataillon, **DAUDINOT** et **LEMOINE** du 1er bataillon[4].
L'ennemi avait été bien autrement éprouvé : laissant 4.000 hommes sur le champ de bataille ; il avait perdu ses magasins de Biberach, et dut se replier sur le Danube pour se renfermer derrière l'immense camp retranché d'Ulm.
« Ainsi se trouvait exécuté en quinze jours l'ordre du premier consul de refouler Kray sur Ulm[5]. »
Cependant, la cour d'Autriche n'avait pas perdu tout espoir. Durant quarante jours, les deux adversaires (Moreau et le baron de Kray) firent assaut de stratagèmes, d'alertes, de démonstrations, l'un pour s'emparer d'Ulm, l'autre pour conserver ce solide point d'appui[6].
Le 11 prairial an VIII (31 mai 1800), au combat d'Illercheim, **Jean-Baptiste CHATELAIN,** sergent de la veille (10 prairial), signala son adresse et son intrépidité en arrachant un officier aux mains de l'ennemi et en faisant prisonniers ceux qui l'avaient pris. Son dévouement lui valut une blessure. Nous eûmes d'ailleurs, dans cette affaire, 14 blessés, dont 2 caporaux, et 7 tués.
Enfin **MOREAU**, voulant forcer les Impériaux à quitter leur camp, prit la résolution de gagner le bas Danube et de menacer ainsi leur dernière communication avec Vienne.
Avant de commencer son mouvement, le général en chef donna une nouvelle organisation à son armée, que venaient de quitter les généraux **SAINTE-SUZANNE, SOUHAM, SAINT-CYR, VANDAMME** et **THAREAU**, les deux premiers pour aller former un corps sur le bas Rhin, les trois autres à la suite de difficultés avec le général **MOREAU**.
Le 8 juin, l'armée du Danube était constituée de la façon suivante :
1º Aile droite, sous les ordres de **LECOURBE** ;
2e Centre, sous la direction immédiate du général en chef ;
3e Aile gauche, commandée par **GRENIER** et composée des divisions **LEGRAND, NEY, BARAGUEY-d'HILLIERS**[7].

Un corps de blocus était en outre formé, sous l'autorité du général **RICHEPANSE**.

1 Rapport du général Gouvion Saint-Cyr.

2 Les contrôles conservés au dépôt de la guerre portent la mention suivante: « Etienne DOMINIQUE, de la 4e compagnie du 3e bataillon, né lə 15 février 1776, à Vertuzet (Meuse), fils de Jean et de Jeanne-Marie Bedet ; arrivé au corps le 23 ventose an VIII. Tué le 19 floréal an VIII »

3 Ce fait est relaté dans les Fastes de la Gloire, t. V, chap. III, p. 507.

4 Nous avons pu relever en outre, sur les contrôles du dépôt de la guerre, 53 blessés dont 2 sergents et 3 caporaux, et 6 tués dont 1 sergent et 1 caporal, à la date du 19 floréal an VIII.

5 Pajol, général en chef, t. II, p. 113.

6 C'est dans un de ces engagements particuliers que, le 26 floréal an VIII (16 mai 1800), le capitaine THOMAS, du 3e bataillon, attaqué par des partisans autrichiens, fut atteint de cinq blessures : une balle dans le genou gauche, une au-dessus, une à la cuisse droite, une autre qui traverse le haut des deux cuisses.

7 La brigade Roussel, de la division Baraguay-d'Hilliers, comprenait les 15e, 23e et 103e demi-brigades

Un mois plus tard, le 5 août, le général **BARAGUAY-d'HILLIERS** était remplacé par le général **FAUCONNET** et, le lendemain, le général **ROUSSEL** quittait le commandement de la 1re brigade[8].
L'armistice de Parsdorf avait momentanément interrompu les opérations ; mais les mauvais résultats des conférences de Lunéville déterminèrent une nouvelle campagne en Bavière.
MOREAU avait 140.000 hommes à opposer aux 130.000 combattants de l'archiduc **JEAN**. Les deux armées se heurtèrent dans la vallée de l'Isen[2].
Dès le 27 novembre 1800, l'armée impériale avait quitté les bords de l'Inn pour entamer sa marche offensive sur Landshut.
Par un hasard extraordinaire, le général français ne savait rien du mouvement dessiné par l'ennemi. Cependant, ayant eu connaissance de quelques rassemblements du côté de Mühldorf, il se décida à pousser de fortes reconnaissances devant lui[3].
L'exécution de ces ordres amena le général **GRENIER** à porter la division **NEY** (à laquelle appartenait alors la 15e) vers Haun, sur la route d'Ampfingen.

Bataille d'Ampfingen (1er décembre 1800, 10 frimaire an IX).

Le lendemain, 1er décembre, l'archiduc **JEAN**, parti d'Ampfingen, s'avançait sur trois colonnes pour enlever les hauteurs de Haun. La division de **NEY**, disposée en trois échelons, fit bonne contenance, bien que n'étant pas de force à soutenir le choc de masses aussi considérables. Quoi qu'il en soit, cet intrépide et audacieux général, après avoir fait replier ses avant-postes jusque sur la ligne de bataille[4], osa reprendre l'offensive. Cette tentative hardie fut d'abord couronnée de succès et l'on vit dans ce combat inégal, nos braves demi-brigades refouler devant elles huit bataillons autrichiens et les rejeter à une demi-lieue de là, en leur enlevant une pièce de canon, 2 caissons et nombre de prisonniers[5]. Mais un nouveau danger surgit bientôt : l'archiduc **JEAN** faisait filer de fortes colonnes sur notre gauche, en remontant la Vils vers Dorfen.
C'est alors que **MOREAU**, qui ne désirait point engager ce jour-là une grande bataille, donna l'ordre de battre en retraite. Il caressait depuis longtemps l'idée d'attirer l'ennemi dans les défilés de la forêt d'Ebersberg et de l'attendre à la sortie des bois, pour l'écraser dans la plaine d'Anzing, qu'il avait reconnue à l'avance et dont il espérait tirer quelque avantage.
L'archiduc **JEAN**, au contraire, semblait décidé à poursuivre à tout prix une lutte dont les chances lui paraissaient assurées.
Aussi fut-ce à grand peine que le général **NEY** put opérer son difficile mouvement de retraite.
Déjà les tirailleurs ennemis allaient lui barrer la route de Saxenstetten, lorsqu'une charge furieuse du 2e dragons vint conjurer ce péril. Enfin, après avoir défendu le terrain pied à pied contre les efforts répétés de toute la colonne du centre, notre brave division put faire sa jonction avec celle du général **GRANDJEAN**, dont les troupes fraîches arrêtèrent les progrès de l'ennemi.
Grâce à ce secours, la retraite s'effectua dans le plus grand ordre et par échelons jusqu'à l'embranchement du chemin de Vasserbourg. Le général **NEY** s'arrêta, à l'entrée de la nuit, sur les hauteurs de Haag ; le général **GRANDJEAN** entre Ramsau et Saxenstetten.

---

8 Le 18 août 1800, le 1er bataillon de la 15e demi-brigade de ligne allait tenir garnison à Ratisbonne

2 D'après la situation du 22 novembre 1800, les trois bataillons de la 15e demi-brigade, formant un effectif de 2.003 hommes, appartenaient à la 2e division (général Ney) de l'aile gauche, commandée par Grenier, (Archives du dépôt de la guerre.)

3 Jomini, liv. XVII, p. 89.

4 Hagerloc-Rameringen-Haun. V. Campagne d'Allemagne, par de Carrion-Nisas.

5 V. Jomini, liv. XVII, p. 91, et Campagne de 1800 en Allemagne, par le marquis de Carrion-Nisas. V. aussi la correspondance de cette armée. (Dépôt de la guerre.)

Dans cette dure journée[1], la 15e demi-brigade avait fait des prodiges[2]. Nous devons une mention toute spéciale au sergent **CUIROT**, qui, au cours du magnifique retour offensif de la 2e division, eut la bonne fortune de faire prisonniers onze Autrichiens et fut proposé par le général **NEY** pour une arme d'honneur[3].
Mais ce fut surtout pendant la pénible et meurtrière retraite sur Saxenstetten que nos braves soldats se signalèrent par leur sang-froid, leur dévouement, leur héroïsme.
La poursuite de l'ennemi était si pressante qu'à un moment donné le drapeau de la 15e demi-brigade courut le plus grand danger et ce n'est qu'à la valeur du sergent **CHATELAIN** que ce noble emblème dut d'échapper aux Autrichiens.
CHATELAIN n'en était d'ailleurs pas à son premier haut fait[4]. Nous avons déjà eu l'occasion d'applaudir à ses prouesses le 11 prairial, à Illercheim, et surtout le 16 juillet sur les rives de l'Ilm, lorsqu'il s'empara d'une pièce de canon.
Aussi, le général **NEY**, qui s'y connaissait en bravoure, voulut-il récompenser sa valeur en le proposant pour une arme d'honneur.

Bataille de Hohenlinden (12 frimaire an IX, 3 décembre 1800).

Cependant, l'archiduc **JEAN** s'était exagéré les avantages de cette rencontre. La confiance qu'il tira de ce demi-succès devait le conduire à sa perte, en le faisant tomber dans le piège où **MOREAU** cherchait à l'attirer. En effet, le 12 frimaire an IX (3 décembre 1800), l'armée autrichienne s'ébranlait en quatre colonnes parallèles, pour gagner la plaine d'Anzing.
Le gros des troupes impériales s'était engagé sur la chaussée conduisant de Mühldorf à Munich par Hohenlinden.
Cette route traverse, sur une longueur de 2 lieues, l'épaisse forêt d'Ebersberg, dont les voies de communication, peu praticables en temps ordinaire, étaient devenues plus difficiles encore par suite de la pluie des jours précédents et de la neige qui tombait à gros flocons ce jour-là.
Or, dans la soirée du 2 décembre, **MOREAU**, qui semble avoir prévu toutes ces fautes, a donné l'ordre à la division **RICHEPANSE** de se porter rapidement d'Ebersberg à Mattenpoët, pour y prendre position et tomber ensuite sur les derrières de l'ennemi lorsqu'il serait complètement engagé dans le dangereux défilé.
Le général **DECAEN** devait suivre et appuyer ce mouvement.
Le 3, au matin, le corps de **GRENIER**, après avoir reculé systématiquement devant les éclaireurs autrichiens, s'établit parallèlement à la forêt, la droite à Hohenlinden, la gauche à Harthof, gardant les débouchés d'Isen et de Lendorf.

---

1 Le corps avait été bien éprouvé. Il comptait 4 officiers blessés (les lieutenants DUMAS, GRÉGOIRE, AUCHER, PRÉVOST, qui furent nommés capitaines la même année), 1 sergent-major, 2 sergents, 4 caporaux, 98 soldats blessés, 4 sergents et 25 hommes tués

2 Le rapport du général Grenier cite comme ayant fait des prodiges de valeur, le 10 frimaire à Ampfingen, la 15º, la 23º, la 103°, la 73º, la 53° et la 89º demi-brigades, (Correspondance de l'armée du Rhin, dépôt de la guerre.)

3 CUIROT (Jean-Baptiste), né le 22 mars 1772 à la Haye-du-Puits, département de la Manche ; caporal, 11 pluviose an IV ; sergent, 28 floréal an VIII ; sergent-major, 1 nivose an IX ; sous-lieutenant, 21 fructidor an XI ; capitaine, juin 1812. (V. archives de la guerre. Les contrôles relatent cette action d'éclat.)

4 CHATELAIN (Jean-Baptiste), né à Autreville (Vosges), le 19 août 1774 ; soldat en 1792 ; caporal, an VII ; sergent, 10 prairial an VIII; sergent- major, 17 fructidor an IX ; sous-lieutenant, 11 ventose an XIII ; décoré, 26 frimaire an XII. S'est déjà signalé en arrachant un officier aux mains de l'ennemi, le 11 prairial an VIII.

La division Ney[1], postée en face de Krainaker, reliait les troupes de **GRENIER** à celles de **GROUCHY**, déployées à l'est de Hohenlinden.
Telle était la situation respective des deux armées lorsque, vers 9 heures du matin, l'avant-garde de **KOLLOVRATH**, parvenue à la sortie du défilé, vint se heurter contre les brigades **GRANDJEAN** et **BOYER**.
Bientôt après, l'ennemi commençait à déboucher sur la division **NEY**, par les hauteurs de Mittbach et de Krainaker.
Mais, voici que tout à coup le canon retentit au centre de la forêt. C'est **RICHEPANSE** qui aborde intrépidement l'escorte du grand parc. **MOREAU**, jugeant alors le moment arrivé, donne le signal de l'attaque. Elle est exécutée par **NEY** et **GROUCHY**.
Le général **NEY** fond sur l'ennemi avec une telle impétuosité qu'il culbute en un clin d'œil tout ce qui se présente devant lui, enlève 2 pièces de canon et fait 1.000 prisonniers. **GROUCHY**, de son côté, accable la gauche de **KOLLOVRATH**.
Enfin, pendant que **RICHEPANSE**, avec les grenadiers de la 48e, enfonce les grenadiers hongrois, **NEY**, dont rien ne peut arrêter l'ardeur, pousse les Impériaux devant lui et pénètre, à leur suite, dans la forêt. Dès lors le désordre est inexprimable : la colonne ennemie, pressée de toutes parts, prise de panique, tourbillonne et se débande pour fuir à travers bois.
Au milieu de cette scène d'horreur, les soldats de **RICHEPANSE** et de **NEY**, passant sur les débris de leurs ennemis, parviennent à se rejoindre. Les deux généraux tombent dans les bras de l'un l'autre, aux acclamations de leurs troupes victorieuses[2].
Cependant, le général **GRENIER**, aux prises avec les colonnes de **KIENMAYER** et de **BAILLET-LATOUR**, ne contenait qu'avec peine l'attaque de ces masses formidables, qui débouchaient sur lui.
Une partie de la division **NEY**, maîtresse du bois de Krainaker, put heureusement seconder le général **BASTOUL** et lui permettre de se maintenir dans Preissendorf.
Au même instant, la brigade **BONNET** (dont était la 15e demi-brigade) culbutait une colonne autrichienne sur Isen, après lui avoir fait bon nombre de prisonniers, et se rabattait ensuite à droite, pour tomber sur le flanc de **BAILLET-LATOUR.** Il était temps, car la division **BASTOUL** commençait à plier malgré le secours des grenadiers réunis de **NEY** et de la cavalerie de **d'HAUTPOUL**.
Ce dernier acheva la victoire. Les Autrichiens, inquiets pour leur retraite, se hâtèrent de regagner les défilés de Weyer et de Lendorf. Ils laissaient 6.000 cadavres sur le champ de bataille. Nous leur avions pris 100 pièces de canon et 1.100 prisonniers. Mais cette action mémorable nous coûtait 10.000 hommes hors de combat[3] [4].

---

1 Le 15e de ligne, fort de trois bataillons à l'effectif de 2.003 hommes, faisait partie de la 1º brigade (Bonnet) de la 2ª division (Ney). (Situation du 22 novembre 1800.)

2 Tous ces renseignements ont été puisés aux sources suivantes : Correspondance de l'armée du Rhin, campagne de 1800. (Dépôt de la guerre.) - Campagne d'Allemagne de 1800, par M. de Carrion-Nisas. Rapport officiel sur la bataille de Hohenlinden. (Dépôt de la guerre.) - Bataille de Hohenlinden (Spectateur militaire). Jomini, liv. XVII, chap. CVI. Histoire militaire de la France, par P. Giguet.

3 Nous avons pu relever dans les contrôles (conservés aux archives de la guerre), à la date du 12 frimaire an IX : 17 tués, dont 1 capitaine (M. BOUCHÉ), et 61 blessés dont 3 sergents, 3 caporaux, 2 capitaines (MM. BLOT et PIEDNOIR). Le capitaine PIEDNOIR (Etienne), né à Cloyes (Eure-et-Loir) le 25 juin 1766, capitaine le 29 août 1792, reçut ce jour-là un coup de feu qui a traversé les parties génitales et la cuisse gauche. Pris par les Autrichiens, il fut abandonné par eux, le 23 frimaire an IX, à Neurtingen.

4 Pour réparer les pertes de la 15e demi-brigade à Engen et Biberach, ordre avait été donné au dépôt de rejoindre les bataillons actifs. Mais, le 3 décembre, le Ministre prévenait le chef d'état-major de l'armée du Rhin que le dépôt de la 15e de ligne ne pouvait rejoindre avant d'avoir été remplacé à Luxembourg, où son service était indispensable. (Correspondance de l'armée du Rhin; archives de la guerre.)

Si **MOREAU**, par ses habiles dispositions, avait préparé cet éclatant succès, les véritables triomphateurs de la journée furent **RICHEPANSE** et **NEY**. D'ailleurs la gloire de ce dernier rejaillit singulièrement sur la 15e demi-brigade, dont la brillante conduite a contribué pour une bonne part à l'honneur de son chef.
Nous n'en citerons pour exemple que deux faits particuliers, dont la mémoire est bien digne d'enrichir le précieux trésor de nos souvenirs.
C'est d'abord le hardi coup de main du lieutenant **CHAVANY**, qui, détaché avec 18 hommes pour interdire un passage à l'ennemi, eut le rare bonheur de faire mettre bas les armes à toute une compagnie de grenadiers autrichiens, qu'il ramena prisonniers avec leurs quatre officiers[1]
Puis, c'est la vaillance et le sang-froid du tambour-major **MANISSIER**, qui, au cours d'une charge à la baïonnette exécutée par la 15e demi-brigade sous la mitraille ennemie, remarquant un léger mouvement d'hésitation dans les rangs, rassemble quelques tambours, leur fait battre la charge et ranime ainsi l'ardeur de nos braves soldats, dont l'élan devient alors irrésistible[2] [3].
Avec de tels hommes, **MOREAU** pouvait tout entreprendre. Mais l'armée impériale, entièrement désorganisée, ne put nous arrêter nulle part.
Le vainqueur de Hohenlinden, forçant les passages de l'Isen, de la Salza, de la Traun et de l'Enns, parvenait à 16 lieues de Vienne[4] lorsque l'armistice de Steyer (25 décembre 1800) suspendit son mouvement.
L'armée française, établie tout entière dans de bons cantonnements, allait enfin jouir, jusqu'à la conclusion de la paix, d'un repos indispensable à la suite de sa brillante et pénible campagne d'hiver [5] [6].

Traité de Lunéville (9 février 1800). Retour en France.

Le 9 mars, l'Empire germanique approuvait le traité conclu le 9 février, à Lunéville, par l'empereur d'Autriche.
La 15e demi-brigade rentre en France et arrive à Poitiers (le 1er prairial), où elle est affectée à la 21e division militaire (20 mai 1801).

EXPÉDITION DES ANTILLES (1802)

Le continent était pacifié, mais le feu de la guerre allait bientôt se rallumer au delà des mers[7].

1 Ce fait est relaté dans les états de services du lieutenant André Chavany. (Archives administratives du ministère de la guerre.)

2 MANISSIER (Louis), tambour-major à la 15e demi-brigade de ligne, servit aux armées gallo-bataves et du Rhin (1799-1800) et à Hohenlinden. Fut récompensé de sa belle conduite par un sabre d'honneur, qui lui fut accordé le 10 prairial an XI. Entra en 1805 dans la gendarmerie d'élite de la garde impériale. (V. Fastes de la Légion d'honneur.)

3 Cette charge est sans doute celle qui culbuta les Autrichiens sur Isen.

4 A Saint-Poelten.

5 Pajol, général en chef, T. II, p. 151.

6 Les troupes restées sur l'Altmühl et à Ingolstadt sont le 8º chasseurs à cheval et 1 bataillon de la 15e demi-brigade. (Correspondance de l'armée du Rhin.

7 Tous les renseignements qui ont servi à l'établissement de cette partie de l'historique proviennent des sources suivantes : 1º Campagne des Français à Saint-Domingue, par Albert Delattre ; 2° Histoire de la Guadeloupe, par Lacour ; 3° Les Antilles françaises (principalement la Guadeloupe) par le colonel Boyer-Peyreleau ; 4° Correspondance générale pour la Guadeloupe (ministère de la marine) ; 5° Historique du 82e de ligne et Historique du 66e de ligne.

Saint-Domingue, la reine des Antilles, le plus riche joyau de notre empire colonial, menaçait de nous échapper. Le noir **TOUSSAINT-LOUVERTURE,** après sa victoire sur les mulâtres, s'était déclaré indépendant, et le « Bonaparte des noirs » (comme il s'appelait lui-même) avait créé en sa faveur une véritable dictature[1].

Le premier consul, tranquillisé du côté de l'Europe, put enfin tourner ses regards vers nos malheureuses colonies, qui réclamaient avec tant d'instance le secours de la métropole.

Car, tandis qu'une armée de 15.000 hommes, commandée par le général **LECLERC**[2], s'embarquait à destination de Saint-Domingue pour y rétablir l'ordre et la domination française, l'esprit d'indépendance se manifestait un peu partout dans nos îles.

A la Guadeloupe, en particulier, l'émancipation des noirs avait eu pour résultat d'amener l'insurrection de la population entière et l'on pouvait prévoir que bientôt cette colonie se détacherait de la France.

En effet, le capitaine général **LACROSSE**, menacé par les rebelles, n'avait dû son salut qu'au dévouement du colonel mulâtre **PÉLAGE**, et, s'étant réfugié sur un navire danois, était tombé aux mains des Anglais, qui le débarquèrent à la Dominique à la nouvelle de la paix d'Amiens[3].

Lorsque **BONAPARTE** apprit les difficultés que le général **LECLERC** rencontrait à Saint-Domingue, il résolut d'intervenir sans retard dans les affaires de la Guadeloupe[4].

Le 9 janvier 1802, l'ordre fut donné par le ministre de rassembler de suite, à Brest, un corps de troupe destiné à dompter la révolte dans les îles.

Le général **GOBERT** fut chargé d'organiser ces forces, sous la direction de **BERNADOTTE**, général en chef de l'armée de l'Ouest. Quatre frégates et trois vaisseaux de guerre devaient transporter cette petite armée aux Antilles[5].

Le 4 mars, le général **RICHEPANSE**, dont le nom rappelait des souvenirs de gloire et de désintéressement, était nommé général en chef du corps expéditionnaire de la Guadeloupe.

Enfin, le 11 germinal (1er avril 1802), l'escadre, commandée par l'amiral **BOUVET**, mettait à la voile pour arriver, le 16 floréal (6 mai), en vue de la Pointe-à-Pitre.

Elle avait à son bord :

Le 3e bataillon de la 15e demi-brigade, sous les ordres du commandant **MERLEN** ;

Les 2e et 3e bataillons de la 66e, commandés par les chefs de bataillon **CAMBRIELS** et **BRUNET** ;

Le bataillon expéditionnaire du commandant **PILLET**[6] ;

Les généraux de brigade **GOBERT** et **DUMONTIER**, l'adjudant-commandant **MÉNARD**.

La flottille pénétra dans le petit cul-de-sac, précédée par la frégate *la Pensée*, venue de Marie-Galante avec le général **SÉRIZIAT** et 200 militaires qui s'étaient réunis à lui [7].

---

1 Historique du 74°, p. 71.

2 Cette armée fut transportée sur la flotte de l'amiral Villaret-Joyeuse. Le général Victor-Emmanuel Leclerc avait épousé Pauline de Bonaparte, sœur du premier consul, devenue depuis princesse Borghèse. Le général Leclerc mourut de la fièvre jaune, le 2 novembre 1802, à la Basse-Terre.

3 Le capitaine général amiral Lacrosse avait été fait prisonnier par l'escadre de l'amiral Duckworth.

4 Histoire des Batailles navales, par O. Troude.

5 Le 3e bataillon du 15e de ligne, désigné pour l'expédition, était prêt le 30 janvier 1802. Il comptait, le jour de l'embarquement, 30 officiers et 654 hommes. (Voir correspondance de l'armée d'expédition des Antilles, Archives historiques de la guerre.)

6 Bataillon composé de cinq compagnies de la 37o conduites par le commandant Grenier, de deux compagnies de la 82e (capitaine Monnerot), d'un détachement de 40 chasseurs à cheval du 1er régiment (lieutenant Charamant), et d'une compagnie du 6e d'artillerie (capit. Geliou).

7 Presque tous avaient dû fuir, avec l'amiral Lacrosse, devant les rebelles ; aussi gardaient-ils une profonde rancune contre les indigènes de la Guadeloupe, et ce furent eux qui trompèrent Richepanse sur les véritables dispositions du pays.

Elle fut accueillie par le capitaine du port et douze pilotes, qui vinrent protester de leur dévouement et des bonnes dispositions de tous les esprits.
Le débarquement s'effectua effectivement en toute sécurité. Les troupes furent reçues avec des cris d'allégresse par toute la population, qui demandait comme une faveur de les loger[1].
Le chef de brigade **PÉLAGE**[2], qui se dévouait au maintien de l'ordre dans la Pointe-à-Pitre depuis le commencement des troubles, vint recevoir, sur le quai, les officiers et la troupe, qui prenaient terre pour aller s'assembler place de la Victoire.
Cependant, le général **RICHEPANSE**, qui avait été très prévenu contre les indigènes, crut prudent de leur enlever la garde des points fortifiés.
Au fort de la Victoire, en particulier, le relèvement de la garnison se fit avec tant de brutalité que les hommes de couleur en furent profondément humiliés et froissés et que leur capitaine (Ignace) courut semer l'alarme parmi les nègres [3].
Le désarmement des bataillons coloniaux mit le comble à l'agitation. La lutte allait bientôt commencer.
En effet, le 7 mai, **PÉLAGE** adresse au général **RICHEPANSE** une négresse[4], qui dit avoir rencontré, dans la nuit, **IGNACE, MASSOTEAU, PALÈME** et **CODON** avec 150 soldats noirs, armés, se dirigeant vers le petit canal pour s'embarquer à destination de la Basse-Terre, où le mulâtre **DELGRÈS**[5], instruit de ce qui se passait, venait de relever l'étendard de la révolte.
Ces graves nouvelles déterminèrent le général **RICHEPANSE** à faire, sans plus tarder, une démonstration sur la Basse-Terre.
En conséquence, l'escadre, ayant à son bord le général en chef, vint prendre, au petit port du Gosier, les deux bataillons de la 66e et mit barre sur la deuxième capitale de la Guadeloupe[6].
En même temps, le commandant **MERLEN** recevait l'ordre de se porter, avec les 600 hommes de la 15e demi-brigade, au village des Trois-Rivières.
Malheureusement, contrariée par les vents, la flottille ne parut devant la ville que le 10 mai, vers midi. Elle fut accueillie par le feu des batteries de la côte. Après une inutile tentative de négociation [7], **RICHEPANSE** fit procéder au débarquement, sous la protection de nos frégates. Il fallut cependant combattre jusqu'à la nuit.
Le lendemain, à la pointe du jour, l'ennemi, retiré sur la rive gauche de la rivière des Pères, nous forçait à livrer une nouvelle bataille. Mais les mouvements combinés de **RICHEPANSE, GOBERT** et **PÉLAGE** nous rendirent maîtres de la Basse-Terre le 22 floréal (11 mai)[8].
Il restait à s'emparer du fort Saint-Charles.
Tandis que le général en chef remportait ce succès, le commandant **MERLEN**, de la 15e demi-brigade, se présentait devant le morne Dolé.
Ce poste était défendu par les nègres **PALÈME** et **JAQUET**.

---

1 V. Les Antilles françaises, par le colonel Eugène-Edouard Boyer-Peyreleau.
2 Pélage, qui était à la Pointe-à-Pitre, avait accepté le commandement des troupes coloniales dans le but de les maintenir dans la discipline. Sa fermeté put en effet éviter bien des écarts, des crimes et des malheurs.
3 Le capitaine Ignace avait également servi sous les ordres du capitaine général Lacrosse. Son orgueil froissé le jeta dans le parti de la révolte.
4 Tous les détails sont empruntés à l'ouvrage du colonel Boyer- Peyreleau.
5 Il avait appartenu autrefois à l'état-major de l'amiral Lacrosse, capitaine général de la Guadeloupe.
6 Le général Richepanse avait laissé les généraux Seriziat et Dumontier à la Pointe-à-Pitre pour garder la Grande-Terre.
7 Le général Richepanse avait envoyé aux rebelles le capitaine PRUD'HOMME et l'enseigne Losach, pour tenter un accord. Mais ces deux officiers et les matelots de leur chaloupe furent jetés dans les cachots du fort.
8 Richepanse forçait le pont de Nozières avec tous les grenadiers de l'armée pendant que Gobert et Pelage passaient à gué la rivière des Pères avec la 66º demi-brigade et s'emparaient de la batterie des Irois. Notre succès sauva les blessés de la Basse-Terre, barricadés dans leurs maisons pour échapper au massacre et au pillage.

Excité par le canon de **RICHEPANSE**, qu'on entendait gronder dans la montagne, le commandant **MERLEN** voulut aborder la position de front. Il échoua et dut tourner l'ennemi en débouchant sur le Palmiste par les bois (10 mai) [1].
D'ailleurs, la nuit venue, le chef de bataillon de la 15e demi-brigade revenait sur ses pas, installait ses blessés dans l'église des Trois-Rivières et, se confiant aux guides **GEANTY** et **JOSPITE**, se jetait à travers bois, en laissant à Dolé le capitaine **CRABÉ** avec 83 hommes et un canon pour masquer et protéger son mouvement.
Le lendemain, 11 mai, pendant que le détachement **CRABÉ** reculait lentement jusqu'au Trou-du-Chien devant les forces supérieures de **PALÈME** et de **JAQUET**, le commandant **MERLEN** parvenait au Palmiste, en délogeait un détachement de rebelles et s'établissait à Anglet[2].
C'est là qu'il fut rejoint, le 13 mai, par le général **SERIZIAT**, arrivant à marches forcées de la Pointe-à-Pitre avec le bataillon expéditionnaire[3].
Notre brave colonne, ainsi renforcée, put s'emparer du morne Houël, défendu par deux pièces de 18, déloger les révoltés de l'habitation Legraët et prendre position sur les hauteurs qui dominent la Basse-Terre.
Dès lors, toute l'armée de la Guadeloupe se trouvait concentrée autour du fort Saint-Charles.
Le général **SERIZIAT**, avec le bataillon expéditionnaire et là 15e demi-brigade, fut chargé de garder le secteur compris entre la rivière des Pères et celle des Galions.
Le commandant **MERLEN** cantonna ses compagnies à l'Espérance, à Belost et Monrepos[4].
Les travaux du siège furent activement poussés[5] et, le 1er prairial (21 mai), nos trente bouches à feu vomirent leurs projectiles sur les bastions ennemis.
Le lendemain au soir, toutes les pièces des rebelles étaient démontées ou enterrées sous les décombres.
Aussi, vers 8 heures (soirée du 2 prairial), **DELGRÈS**, sentant qu'il ne pouvait plus tenir, évacua le fort par la poterne des Galions et gagna les hauteurs de Matouba, suivi de 400 hommes de troupe régulière et d'une foule de noirs en armes[6].
Pendant ce temps, **IGNACE** se dirigeait sur la Pointe-à-Pitre, pour surprendre et incendier la ville.
Mais une partie des insurgés s'était sauvée dans les mornes de la Pointe du Vieux Fort. Ils y furent cernés par 300 hommes de la 15e demi-brigade.
Enfin, quelques jours plus tard, le 8 prairial (28 mai), les révoltés, se voyant forcés dans leur dernier refuge (l'habitation d'Anglemont), se firent sauter au nombre de 3 ou 400, parmi lesquels on reconnut les cadavres de **DELGRÈS** et de ses officiers.
Cette dernière affaire, précédée de la victoire du général **GOBERT** à la redoute de Braimbridge, anéantit le parti de l'insurrection.

---

1 C'est dans ce combat du Palmiste que le capitaine Etienne PIEDNOIR, de Cloyes (Eure-et-Loir), fut blessé.
2 Après avoir inquiété le détachement CRABÉ à Dolé, Palème laissa Jaquet pour continuer la lutte et courut attaquer le commandant MERLEN au Palmiste. Sa présomption fut châtiée, et, battu, il se vengea en allumant partout des incendies.
3 Le 11, le général Seriziat rencontre CRABÉ à Capesterre. Le lendemain ils atteignent ensemble Trois-Rivières et y trouvent les blessés de MERLEN égorgés ou horriblement mutilés (pieds, mains, nez coupés) ; ils se vengèrent en passant par les armes les nègres qui se trouvaient là.
4 V. Histoire de la Guadeloupe, par M. A. Lacour.
5 Le 18 mai, les assiégés tentèrent une sortie sur l'habitation Legraët et les tranchées, mais ils furent ramenés tambour battant.
6 Delgrès avait tout préparé pour faire sauter la poudrière du fort, afin d'y ensevelir les 15 prisonniers qu'il y avait enfermés. Mais le capitaine PRUD'HOMME avait pu se ménager des intelligences avec des officiers mulâtres demeurés par force avec Delgrès. Ces officiers lui ouvrirent la porte du cachot. Il courut à la poudrière, enleva la mèche, délivra les prisonniers, abaissa le pont-levis et s'arma pour résister à la rentrée des révoltés. Le général en chef le combla d'éloges.

Le général **RICHEPANSE** n'eut plus à donner ses soins qu'au rétablissement du bon ordre et de la tranquillité.
Par malheur, la fin des travaux du commandant en chef devait être aussi le terme de son honorable carrière.
Il succomba le 3 septembre 1802 à la maladie du climat, ayant assez vécu pour sa gloire, mais trop peu pour le bonheur de la Guadeloupe, dont il regretta de ne pouvoir réparer les désastres[1] [2].
Les troupes eurent cependant encore à poursuivre les nègres insoumis dans l'intérieur de l'île. Puis le fléau du pays s'abattit lourdement sur nos malheureux bataillons. Rendons justice à nos braves soldats en disant que ni la fièvre jaune, ni les fatigues, ni les privations ne purent émousser leur courage ni lasser leur constance.
Il fallut bien souvent combler les vides creusés par le mal. Le 2 mai 1803, les débris du 82e furent incorporés dans le 3e bataillon de la 15e demi-brigade, qui avait été installée à Tabago[3].
Enfin, au mois de septembre 1803, ce qui restait de la 15e demi-brigade et de la 79e fut versé dans la 66º, qui occupait alors la Guadeloupe, sous les ordres du commandant **CAMBRIELS**[4].
Une bonne partie de ces survivants de la 15e devaient plus tard (6 février 1806) trouver une mort glorieuse sur les navires du contre-amiral **de LESSEIGUES**, dans le désastre naval de Santo-Dominguo

ANNÉE 1803

La 15e demi-brigade ne comprenait plus que deux bataillons (le 1er et le 2e), qui tenaient garnison à Brest. Le décret du 23 septembre 1803 (vendémiaire an XII) supprima les demi-brigades et reconstitua les régiments. L'infanterie fut alors composée de quatre-vingt-dix régiments de ligne (dont dix-neuf à quatre bataillons et soixante et onze à trois bataillons) et de vingt-sept régiments d'infanterie légère. Chaque régiment était commandé par un colonel. La 15e demi-brigade réunit ses deux bataillons aux deux de la 107e demi-brigade, et le nouveau corps ainsi formé prit le nom de :

15e RÉGIMENT D'INFANTERIE DE LIGNE.

Le 23 octobre 1803, le général **DARMAGNAC** signait le procès-verbal d'organisation du régiment, dont le commandement fut confié au colonel **FAURE (Jean-Baptiste-Raymond),** ancien chef de la 15e demi-brigade.
Chaque bataillon comprenait neuf compagnies dont une de grenadiers. Les quatre bataillons furent tout d'abord maintenus à Brest[5] et affectés à la 13e division militaire, rassemblée en décembre 1803 et destinée à prendre part à la grande expédition projetée contre l'Angleterre, Le 15e régiment

1 Tous ces détails et ce passage sont empruntés au remarquable ouvrage du colonel Boyer-Peyreleau sur les Antilles françaises.

2 Voulant éterniser le souvenir des exploits de ce général, le gouvernement décréta, le 30 mars 1803, que le fort Saint-Charles, où ses restes avaient été déposés, porterait désormais le nom de fort Richepanse.

3 V. Historique du 82e de ligne.

4 Nous avons relevé, sur le contrôle des archives de la guerre, 20 tués pendant l'expédition (du 19 floréal au 30 prairial). Le 3e bataillon de la 15e demi-brigade (commandant MERLEN) comptait à sa formation (an X) 729 hommes. Il en avait, au débarquement 678, on en avait incorporé, depuis, 778 venant de différents corps ; total, 1.456 hommes. Au 1er vendémiaire an XII (23 septembre 1803), époque de l'amalgame avec la 66e, on comptait 802 morts et 46 disparitions. Le bilan des officiers est également édifiant. Ils étaient 25 au débarquement. On en incorpora, de divers corps, 44 ; enfin 12 sous-officiers furent promus officiers ; total 81. Au 1er vendémiaire, 30 étaient morts et 2 réformés. Parmi les morts, le capitaine adjudant-major TROTIN (21 thermidor an X) et le capitaine PRÉVOST (18 messidor an X)

d'infanterie, cantonné sur les vaisseaux pendant les années 1803 et 1804, fut occupé aux travaux de l'arsenal de Brest.

ANNEXES

15e demi-brigade de ligne

Uniforme. — Habit bleu à revers blancs, col jaune ; parements rouges ; culotte bleue ; guêtres noire ; chapeau noir avec un pompon rouge pour les fusiliers, un panache de crin pour les grenadiers.

Drapeau. — Tricolore. Les couleurs sont disposées d'une façon particulière pour chaque demi-brigade.

Officiers du régiment tués ou blessés
15e demi-brigade

Engen (3 mai 1800)

Blessé : capitaine AUGEARD.

Biberach (9 mai 1800)

Blessés : capitaines VALLEMANT, DAUDINOT, LEMOINE.

(16 mai 1800) près Biberach

Blessé : capitaine THOMAS (5 blessures)

Amphfingen 10 brumaire an IX (1er novembre 1800)

Blessés : lieutenants DUMAS, GREGOIRE, AUCHER, PREVOST.

Hohenliden

Tué : capitaine BOUCHE
Blessés : capitaines BLOT, PIEDNOIR.

---

5 Les quatre chefs de bataillon étaient MM. JEANNOT, PLAZANET, LIMOUZIN, LANGLOIS. Le commandant LEMAIRE, arrivant des Antilles, fut mis à la suite. Le major (création nouvelle correspondant au grade actuel de lieutenant-colonel) ne fut nommé que quelques jours après (11 brumaire an XII) ; ce fut M. DEIN. Le commandant Merlen était passé au 66e de ligne.

Affaire du Palmiste (Antilles) (11 mai 1802)

Blessé : capitaine PIEDNOIR

_____

Ancestramil